

Un peu plus loin, le rio Mantaro, un des innombrables affluents de l'Ucayali (affluent lui-même de l'Amazone) coule droit au sud, entre les deux Cordillères. Beaucoup plus loin il décrira un grand coude à l'est, puis au nord, pour prendre enfin sa direction définitive.

Au bord de la rivière, partout où l'on a pu dériver les eaux dans la campagne, des champs, bordés d'aulnes, se couvrent de cultures un peu moins monotones que dans le reste de la plaine : maïs, pommes de terre, trèfle, luzerne. Mais ces oasis sont rares, le Mantaro coulant généralement dans un lit profond, creusé dans le très friable conglomérat de cailloux roulés et de sable qui forme le sous-sol de la vallée.

Dans le lointain, la Cordillère occidentale profile sur le ciel bleu ses crêtes nues, fortement teintées de rouge ou de jaune par les ocres des ravins. L'ombre de quelques nuages blancs qui flottent sur le paysage, se promène au flanc de l'austère muraille, et de loin donne l'illusion de bosquets mêlant leur teinte sombre aux pâturages desséchés de la montagne.

* * *

Matahuasi, où nous descendons du train, est, comme toutes les stations de la ligne, une localité qu'il faut deviner lorsque la locomotive s'arrête. Personne n'étant pressé, personne ne bouge. Vous êtes dans un champ, dans les roses d'un jardin que la nouvelle station qu'on vient d'y bâtir a saccagé. Vous vous trouvez dans un espace entouré de murs en terre ou de haies de cactus, et vous regardez. Il y a, plus loin, des murs et des haies semblables, quelques rideaux